

L'embrassement des campus dans les années 1960

Françoise Bacquelaine
Université de Porto

franba@letras.up.pt

«Mai 68», si près et si loin de l'embrassement des banlieues qui a secoué la France à l'automne 2005 et des manifestations qui la secouent régulièrement et mobilisent notamment des jeunes, banlieusards ou non, étudiants ou artistes, travailleurs ou chômeurs, qui expriment leur mécontentement face à la tournure que prend le monde en général et la France en particulier.

Si l'embrassement des banlieues n'a pas vraiment traversé les frontières de l'Hexagone, «Mai 68», concrétisation du rêve révolutionnaire de la nouvelle gauche réunissant travailleurs, lycéens et étudiants, s'inscrit dans un mouvement de contestation mondiale, né sur d'autres continents mais qui a embrasé la France dans la foulée. La plupart des acteurs de ce mouvement pratiquement global ont moins de trente ans et leurs scènes de prédilection sont les campus pris d'une fièvre galopante.

Si l'on songe aussitôt à la «Révolution culturelle» chinoise, déclenchée par Mao en 1966 et étouffée dès janvier 1967, au «Summer of Love» américain de 1967, ou au «Printemps de Prague» de 1968, on oublie parfois que ce mouvement a animé d'autres jeunes, dans les démocraties comme dans les dictatures, à l'Est comme à l'Ouest du Rideau de fer, pour des raisons souvent propres à chaque pays. Cet «embrassement des campus», favorisé par le vent des médias et de leur nouveau support, la télévision, ce mouvement global sans précédent, semble annoncer la «Mondialisation» pourtant inimaginable à une époque où deux blocs s'affrontaient encore sur la scène internationale.

«Mai 68», si près et si loin d'autres mouvements, selon que l'on adopte la perspective chronologique, géographique, sociale, politique ou idéologique. La Belgique, si proche géographiquement, mais dont les problèmes sont si éloignés de ceux de son voisin français, se plongeait dès l'automne 1967 dans la guerre linguistique qui

allait faire tomber le gouvernement trois mois plus tard et déboucher, en juin 1968, sur la scission de l'université médiévale de Louvain. La guerre linguistique, conséquence de la deuxième guerre mondiale, dure toujours et risque de se terminer bientôt par la scission du pays qui fait actuellement la une des journaux belges. Le 25 août 1968, sur la place Rouge, sept manifestants, dont quatre jeunes, ont le courage de défier le Kremlin en manifestant leur opposition à l'invasion de Prague par les chars soviétiques, 4 jours plus tôt. La répression sera immédiate.

Rien à voir avec le nombre de manifestants à Paris ou à Mexico, ni avec le système politique français, mais il a sans doute fallu bien plus de courage aux sept manifestants russes et aux étudiants portugais en rébellion depuis 1962 qu'aux manifestants des pays démocratiques, même si les affrontements avec la police y ont été sanglants.

Klaus Mehnert, *Jugend im Zeitbruch. Woher – wohin ?*

En 1976, Klaus Mehnert publie un livre où il tente de comprendre les jeunes d'une époque agitée qui va des années 1950 au début des années 1970. Il essaie de comprendre leurs expériences « révolutionnaires » contre l'ordre établi et contre les tabous sexuels et autres pour dresser une sorte de « portrait-robot » du jeune entre l'enfance et la vie active, qui prend soudain conscience des défauts du système et de sa co-responsabilité et tente d'agir pour influencer sur le cours des choses. Mehnert se fonde essentiellement sur l'expérience américaine et allemande, qu'il a observée *in loco*, mais il évoque aussi un grand nombre d'autres rébellions de jeunes à travers le monde pour tenter d'en découvrir l'origine, de faire le point une dizaine d'années plus tard et d'en imaginer les conséquences à venir.

Mehnert est bien placé pour nous offrir une perspective allemande, si proche et si éloignée de la perspective française. Né à Moscou en 1906, il a fait ses études en Allemagne et en Californie. Il a été journaliste politique et correspondant de divers journaux allemands en URSS et en Chine, où il a souvent séjourné, avant d'enseigner notamment à Shanghai et à Aix-la Chapelle à partir de 1961. Après la deuxième guerre mondiale, il a voyagé en Afrique du Nord et en Afrique occidentale, au Japon, dans le sud-est asiatique, au Proche Orient et en Amérique latine. Bref, il a rencontré des étudiants dans le monde entier.

Son livre publié en 1976 s'intitule *Jugend im Zeitbruch. Woher-wohin ?* (traduit en anglais par l'auteur lui-même sous le titre : *Twilight of the Young. The radical movements of the 1960's and their legacy. A personal report.*). Le mot *Zeitbruch* est rare et intrigant. Il s'agit d'une métaphore, littéralement une «fracture du temps», comme à la fin du Moyen-Âge ou au début de la révolution industrielle. La version anglaise, «période intermédiaire», traduit moins bien la détresse des jeunes. Elle met plutôt l'accent sur le caractère initiatique de la jeunesse, période entre l'enfance et l'âge adulte. On ne retrouve pas non plus dans la traduction le renvoi à l'origine, aux causes de ces mouvements exprimé par *woher*.

Or, la recherche des causes couvre une centaine de pages et l'image de la fracture est importante. Mehnert la compare à la faille de San Andreas, en Californie. Dans cette région, les secousses sismiques sont fréquentes et la langue de terre qui va de San Francisco à la Basse Californie finira par se détacher un jour du continent. Il présente ainsi les années 1960 comme une «période d'activité sismique intense» qui a secoué de nombreux campus à travers le monde. De l'autre côté de la faille, on se retrouve dans un nouvel espace, coupé de l'espace traditionnel, que Mehnert appelle «Neuland», une terre neuve et inconnue, où tout est à faire ou à refaire.

Selon lui, cette tension entre l'ancien et le nouveau n'est autre que le processus dynamique qui produit l'évolution. La stabilité signifie la capacité d'adaptation et non la stagnation. Cette adaptation peut se faire par des réformes, c'est-à-dire par des décisions de changement prises au bon moment, sinon, elle se fait par des «révolutions», comme dans les années 1960. Normalement, c'est aux jeunes que revient la fonction de déclencher les tensions, car leur regard sur le monde est neuf, ils ne sont pas aveuglés par l'habitude.

Mais de quels jeunes parle-t-il ? En quoi sont-ils différents de sa génération d'étudiants allemands sous la république de Weimar ? Pourquoi se sont-ils tous donné le mot justement quand le monde semblait se relever tout doucement de la deuxième guerre mondiale ? Où tout cela nous mène-t-il ? C'est ce que nous allons essayer de voir rapidement.

Survol en 4 temps

1. *Quels jeunes ?*

Les jeunes dont il parle ne sont pas la majorité silencieuse de jeunes qui ne prennent même pas la peine d'aller voter pour se concentrer sur leurs études puis sur leur carrière, ce qui était encore possible à l'époque. Ce dont il parle, c'est de l'ensemble des jeunes, surtout des étudiants, qui ont donné le ton pendant une quinzaine d'années, c'est-à-dire les jeunes dont les idées et le style de vie ont marqué la majorité silencieuse, les jeunes qui se sont engagés, qui ont adopté une position face à tous les problèmes du XX^e siècle et déjà du XXI^e siècle : la société et l'Etat, la politique internationale, le Tiers-Monde, la guerre et la course à l'armement,... Il parle donc de la jeunesse agitée qui a surgi sur la scène mondiale dans les années 1960 puis a disparu tout aussi subitement, mais qui a tiré de cette attitude et de cette expérience des conclusions sur le sens de la vie et l'orientation à lui donner.

2. *Jeunes des années 1920/Jeunes des années 1960.*

Mehnert énumère six grandes différences entre sa génération et celle des années soixante.

Tout d'abord, la génération de Mehnert était plus attachée au passé et aux conventions sociales, même s'il s'agissait souvent de sauver les apparences, ce qui fut taxé d'hypocrisie par la génération des années soixante, caractérisée par une grande tolérance quant aux orientations personnelles en matière d'habillement, de coiffure, de relations sexuelles, de consommation de drogues, mais pas en matière d'orientation politique où la nouvelle gauche s'imposait. A l'hypocrisie, elle opposait l'honnêteté, la franchise, l'authenticité.

Dans les années vingt, les jeunes croyaient que l'égalité des chances était naturelle et que le succès était la récompense normale du mérite. Ils n'avaient aucune sympathie pour les perdants et vivaient selon le principe traditionnel du «Jedem das seine» que l'on peut traduire par «à chacun son dû». Dans les années soixante, ce principe devint «Jedem das Gleiche», c'est-à-dire «la même chose pour tout le monde» selon l'idéal d'égalité que l'on retrouve dans la devise de la France. Les jeunes se sentent désormais concernés par tous les sous-privilegiés, les marginaux, les Noirs, les prisonniers, les homosexuels, les toxicomanes, les handicapés et le Tiers-Monde.

Sous la république de Weimar, les étudiants frustrés par le Traité de Versailles, sont ardemment patriotes et conçoivent le monde en termes d'amis et d'ennemis. Les amis sont les autres perdants autrichiens, hongrois, turcs, bulgares et chinois, auxquels s'ajoutent les Russes qui ont refusé ce traité et avec qui Hitler pourra même signer un pacte de non-agression avant d'envahir la Pologne. Dans les années soixante, le patriotisme s'est estompé, non seulement dans l'Allemagne divisée, mais aussi dans beaucoup d'autres pays, où les jeunes conçoivent désormais le monde en termes d'opresseurs et d'opprimés et dénoncent la guerre au Vietnam, la répression soviétique à Budapest et à Prague et l'oppression générale du Tiers-Monde, colonisé par le Portugal ou néo-colonisé par d'autres.

Les jeunes socialistes des années 1920 considéraient le socialisme comme un système économique, une alternative au capitalisme. Dans les années soixante, le socialisme soviétique avait déjà révélé sa vraie nature de capitalisme d'Etat et les jeunes de la nouvelle gauche cherchaient une forme de démocratie populaire authentique et non fictive comme en URSS.

Dans les années 1920, les jeunes étudiants ne redoutaient pas un régime fort, au contraire, ils y aspiraient et à la chute de la république de Weimar, ils adhèrent en masse au communisme ou au national-socialisme. Ils ne prirent conscience de la valeur et de la fragilité de la liberté que lorsqu'Hitler la supprima. Dans les années soixante, le sentiment d'impuissance de l'être humain pris dans l'engrenage d'une machinerie de plus en plus gigantesque commence à se faire sentir cruellement. Les jeunes «révolutionnaires» ont l'impression d'être des marionnettes manipulées par des fils invisibles ou parfaitement visibles, selon le régime politique. Ils veulent se libérer de ces entraves et aspirent à la spontanéité. Ils tentent d'échapper au prévisible, en consommant des drogues s'il le faut.

Enfin, les jeunes des années 1920 croyaient savoir pour quoi ils vivaient. Le sens de la vie était clair et simple, bien que différent selon les endroits. Les Allemands se divisaient en deux camps : ceux qui, bien avant Hitler, aspiraient à rétablir l'honneur et la grandeur de l'Allemagne et ceux qui voulaient créer le paradis communiste par la révolution mondiale sous la direction de Moscou. Entre ces deux extrêmes, les indécis étaient de plus en plus déchirés. L'ambition matérielle et professionnelle, qui constituait autrefois un objectif tout tracé, est désormais rejetée pour son caractère égoïste. En fait,

c'est tout le modèle de vie proposé par la société traditionnelle que certains jeunes rejettent. Ils cherchent le sens de la vie et les réponses qu'ils trouvent sont parfois surprenantes.

Cette comparaison est très germano-allemande, mais on retrouve chez les jeunes Allemands de la république fédérale la plupart des valeurs défendues par les jeunes «occidentaux» de l'époque : liberté, égalité, fraternité, authenticité et spontanéité. Les jeunes «de l'Est» aspiraient surtout à la liberté physique et mentale, restreinte d'une part par le «Rideau de Fer» et le «Mur de la honte» et d'autre part par la censure et la chasse aux dissidents. Mais, à l'Est comme à l'Ouest, ils étaient tous en révolte contre l'autorité.

3. *Pourquoi ?*

Les causes de cet embrasement sont diverses et dépendent de nombreux facteurs qu'il est impossible de présenter ici. En voici quelques-uns.

Tout d'abord, la révolte est le propre de la jeunesse, cette période pendant laquelle on quitte l'enfance pour se préparer à prendre ses responsabilités, à entrer dans la vie active, à trouver «une» place ou «sa» place dans la société. On ouvre les yeux sur ce qu'elle nous offre et le spectacle déplaît le plus souvent. On conteste et on propose des réformes ou on se révolte. La révolution peut être familiale, nationale ou mondiale. Elle a existé de tout temps. Rien de nouveau sous le soleil.

Certains soutiennent que Moscou et Pékin sont à l'origine de ce mouvement. Il est vrai que la Révolution culturelle a servi d'exemple de mobilisation des étudiants pour une cause, mais rares sont ceux qui citent le petit livre rouge, même s'ils le brandissent comme les Chinois. Le stratagème de Mao pour réaffirmer son pouvoir en se servant des étudiants et en provoquant une véritable catastrophe «culturelle» a vite été démasqué mais n'a en rien entaché l'image de la «Grande Révolution culturelle», de l'embrasement fulgurant des campus chinois, entre l'été 1966 et l'hiver 66-67.

La «nouvelle gauche» ne doit rien non plus à l'Union soviétique, dont Khrouchtchev avait dévoilé le vrai visage avant d'ériger sa forteresse et de rompre avec Pékin. Selon Mehnert, seul Castro a véritablement pu servir d'idéal à la nouvelle gauche. Il offrait exactement ce dont elle rêvait : il était jeune, il était entouré de jeunes intellectuels, il agissait au lieu de théoriser comme Mao, il était spontané, prêt au

sacrifice, capable de s'enthousiasmer, mais il a surtout prouvé que la révolution était possible avec une petite élite, sans Moscou, et que le régime populaire pouvait être accepté et soutenu par la population. Dans les années 1960, la nouvelle gauche disposait donc de deux modèles révolutionnaires communistes, même si Cuba était déjà devenu un satellite de Moscou et si Mao, en froid avec Moscou, avait déjà perdu sa crédibilité et allait recevoir Nixon pour « pactiser » avec Washington au début des années 1970. Mais cela n'explique pas l'ampleur du mouvement, car l'influence de Castro n'était pas assez puissante et Mao était bien trop occupé à rétablir son autorité en purgeant le parti et en contrôlant les excès inattendus des gardes rouges.

D'autres influences externes ont certainement leur importance : les études, la lecture d'auteurs révolutionnaires tels que Marcuse, l'origine sociale ou l'attraction exercée par l'anarchie antiautoritaire et par la démocratie authentique, véritablement égalitaire. Mais les causes internes sont plus universelles.

La première est la « fracture du temps », époque de transformation radicale où l'on était en train de passer de l'ère industrielle à l'ère de l'information et de la mondialisation. La télévision commençait à diffuser des images atroces, notamment de la guerre au Vietnam. « Tout va mal » se disaient les jeunes, conscients de la menace de guerre nucléaire et donc de la possibilité d'anéantissement pur et simple.

Le syndrome de la bombe atomique a provoqué la remise en cause du progrès, une des valeurs héritées de la Renaissance, dont le rythme s'emballait depuis la révolution industrielle. Les jeunes rejettent désormais les progrès scientifiques et techniques et préconisent des projets humanistes dans le domaine social. L'enseignement des sciences humaines se développe énormément à cette époque. Ils rejettent aussi la course aux biens matériels qui transforme l'être humain en esclave.

L'aliénation des étudiants des années 60, qui pouvaient encore choisir leur carrière, diffère du processus décrit par Marx et de son résultat décrit par les psychologues. Keniston l'a décrite comme « le refus de tout ce qui constitue les valeurs dominantes de la société environnante ». Le jeune aliéné lui tourne le dos ou l'affronte pour défendre ses idéaux et c'est la révolution.

Enfin, la crise d'identité, phénomène universel chez les jeunes, est d'autant plus aiguë que toutes les valeurs traditionnelles sont en crise : la foi, la famille, le travail, la

patrie, l'Europe. A cela s'ajoute l'absence de héros auquel s'identifier : Kennedy, idole des jeunes Américains, a été assassiné en 1963 et Guevara, sans doute trahi par Castro et exécuté en 1967, est un mythe, son image est intacte, mais c'est un vaincu et il ne peut constituer un véritable modèle. Si certains jeunes s'identifient quand même à lui dans les années 1960, c'est en raison de sa lutte contre l'ordre établi, de son enthousiasme initial remplacé par ses doutes quant au succès de la révolution et de sa persévérance envers et contre tout, jusqu'au sacrifice de sa vie. Il en résulte donc un vide qu'il faut combler et les jeunes dont il est question ici ont surtout trouvé leur identité dans le groupe contre un ennemi commun : la société et l'Etat.

Ce qui, selon Mehnert, est nouveau dans les années 1960 et peut expliquer ce mouvement mondial, c'est la combinaison de tous ces facteurs : fracture du temps, opposition au progrès et à la société de consommation, crise d'identité et angoisse existentielle due à l'aliénation, à la menace de guerre nucléaire et à l'explosion démographique.

4. *Le point en 1976.*

Pour faire le point en 1976, Mehnert répond à deux questions : que sont devenus ces jeunes et que reste-t-il de cet embrasement ?

Certains se sont suicidés, comme Ulrike Meinhof en 1976. Le parcours des autres se divise en quatre grandes catégories : les terroristes actifs, les activistes, les engagés et les « rangés ». Les terroristes sont relativement mal vus en Europe (Fraction Armée rouge en Allemagne et Brigades rouges en Italie), mais les guérillas se justifient lorsqu'il s'agit de lutter contre l'occupation, pour la libération nationale, contre Israël dans les territoires occupés ou contre les Blancs en Rhodésie. Les activistes tels que Cohn-Bendit, poursuivent l'action politique radicale.

D'autres se consacrent à l'engagement politique ou social. Les plus nombreux ont choisi la résignation passive, ils sont rentrés dans les rangs ou se sont réfugiés dans la marginalité voire dans la drogue. Leur participation au mouvement correspond à la transition propre à la jeunesse, elle leur a permis d'échapper à l'aliénation et de trouver leur identité.

Ce mouvement mondial a transformé le style de vie de certains, non seulement le style vestimentaire, mais aussi la nature des relations homme-femme désormais

fondées sur le rejet des conventions, sur la liberté et le partenariat plutôt que sur la domination de la femme par l'homme. Mais il a aussi favorisé la consommation et le trafic de drogues.

Il a fait prendre conscience d'une série de problèmes : la protection de l'environnement, la nécessité de maîtriser le progrès, la dégénérescence de la démocratie, le manque de justice sociale, l'inégalité politique, les préjugés contre les minorités, la nécessité de révision de l'exécution pénale selon le principe de resocialisation.

Il a aussi dynamisé la discussion politique. La révolte des jeunes a précipité la fin de la guerre au Vietnam, elle a parfois transformé l'enseignement supérieur, comme à Berlin-Ouest, elle a renversé des gouvernements, chassé des hommes politiques et ébranlé l'autorité de l'Etat.

Le point en 2008

Depuis, aucun mouvement étudiant de cette ampleur n'à encore vu le jour malgré la dégradation des perspectives d'avenir pour les jeunes depuis le premier choc pétrolier de 1973, dont nous connaissons actuellement une réplique sans précédent. Aujourd'hui, la révolte mobilise des gens de tous les âges, dont encore beaucoup de jeunes, mais la scène s'est déplacée, ce n'est plus sur les campus des privilégiés que naît cette révolte, c'est dans le camp des opprimés et de leurs défenseurs.

La révolution des années 60 marque le début de la tertiarisation de la société dans le village global, le nouveau monde (*Neuland*) dans lequel nous vivons aujourd'hui sans que les règles du jeu aient jamais été définies démocratiquement. Jusqu'à présent, elles sont dictées par le capital, le nouveau maître du monde selon Jean Ziegler (2003), et ni la lutte armée, «terrorisme international» pour les uns, «lutte contre l'opresseur» pour les autres, ni la révolte pacifique des altermondialistes ne font encore le poids face à l'autorité globale.

La Fraction armée rouge a disparu il y a dix ans, mais le terrorisme est toujours à l'ordre du jour et des membres des Brigades rouges ont été arrêtés en février 2007. Les Palestiniens résistent toujours dans des conditions de plus en plus difficiles. Israël

construit son «mur» et l'UE sa «forteresse». Depuis le 11 septembre 2001, la «lutte contre le terrorisme international» a déclenché la guerre en Irak et en Afghanistan, guerres qui s'enlisent aussi bien l'une que l'autre et rappellent de plus en plus celle du Vietnam. Paradoxalement, ce n'est plus la révolution qui renverse les dictatures, il s'agit désormais d'imposer la démocratie, modèle occidental pas nécessairement adapté à toutes les cultures, mais que les dirigeants se gardent bien de remettre en cause.

Les jeunes des années 1950 et 1960 sont morts ou ont poursuivi leur chemin dans la catégorie où ils étaient déjà entrés en 1976. Certains ont changé de catégorie, comme Daniel Cohn Bendit dont l'engagement politique n'est plus radical. D'autres ont rejoint le mouvement international altermondialiste.

Le style vestimentaire est encore adopté par des jeunes de l'époque actuelle et la musique des années 1960 est encore très appréciée par la jeune génération. Malgré une plus grande liberté face à son oppresseur, la femme souffre encore trop souvent du poids de la tradition qui fait d'elle un être soumis à l'homme, qui la brime et l'exploite dans de nombreuses sociétés, pas seulement musulmanes. La consommation de drogues continue de faire des ravages dans les familles de toxicomanes et d'alcooliques. Le trafic de drogues illicites continue de remplir les poches des trafiquants qui appartiennent bien souvent à la classe des maîtres du monde et imposent leur autorité par la terreur. Aucune solution n'a encore été trouvée. Pour empêcher la consommation de drogues, il faudrait que les jeunes croient en l'avenir, or qu'avons-nous à leur proposer ?

L'idéal de développement durable n'a pas beaucoup de sens si les Etats-Unis ne ratifient pas le protocole de Kyoto et si le capital peut acheter le droit de polluer. De nombreuses dictatures sont officiellement tombées depuis 1968, mais c'est désormais le pouvoir financier qui joue le rôle principal sur la scène mondiale. L'idéal de justice sociale est loin d'être atteint. On a vu apparaître le Quart Monde à côté du Tiers Monde, la classe moyenne et les services publics sont deux espèces en voie de disparition. La protection des minorités et de la diversité culturelle est une des valeurs défendues par l'Union européenne, mais cela devient de plus en plus difficile au fur et à mesure que l'Europe s'élargit. Les génocides, que l'on croyait avoir éradiqués après la deuxième guerre mondiale, ont fait leur réapparition dans les années 1990. Les prisons sont surpeuplées et la resocialisation est rarement prioritaire. Seule la discussion politique se

développe désormais sur les forums électroniques, les pétitions circulent allègrement sur Internet, comme celle condamnant l'intervention chinoise au Tibet. En 2008 à Pékin, comme en 68 à Mexico, les jeux olympiques et leur flamme symbolique deviennent un enjeu politique.

Ziegler nous permet quand même de terminer sur une note optimiste. Il voit dans le mouvement altermondialiste un «immense cortège d'insurgés» qui avance, «dans l'incertitude, en boitant» (2003: 360), poussé par l'espoir d'une «nouvelle société civile planétaire» (*idem*: 357) reposant sur les valeurs de générosité, de liberté, de fraternité, de solidarité, de justice, bref de respect des droits de l'homme si souvent bafoués. Selon Gilles Perrault, cité par Ziegler, les martyrs du XXI^e siècle ont reçu de leurs prédécesseurs le «flambeau de la révolte de l'homme nié dans sa dignité» (*idem*: 360-361). Pour l'instant, leurs mains sont désunies. «Mais elles ne peuvent pas ne pas se rejoindre un jour. Et ce jour-là, le flambeau qu'elles portent embrasera le monde» (*idem* : 361) comme la révolte des jeunes a embrasé les campus dans les années 1960.

Références bibliographiques :

MANDARES, Hector et WANG, Gracchus (prép.), (1974). *Revo. cul. dans la Chine pop*, Anthologie de la presse des Gardes rouges (mai 1966-janvier 1968). Paris : Union générale d'Éditions, coll. 10/18.

MEHNERT, Klaus (1976). *Jugend im Zeitbruch. Woher – wohin?*. Stuttgart : DVA.

MORAVIA, Alberto (1968). *La Révolution culturelle de Mao*. Paris : Flammarion, coll. Lettres étrangères.

ZIEGLER, Jean (2003). *Les nouveaux maîtres du monde et ceux qui leur résistent*. Paris : Fayard (2002)/Seuil, coll. Points (2003).